

LES SOURCES DU VERDERET

A l'heure d'éteindre la lumière, Julien se demanda, comme chaque soir, ce qu'avait été sa journée. C'était un vieux truc qui lui venait du temps où il fréquentait la maison de l'enfance Bajatière. Il devait avoir six ou sept ans.

—Tu vois, Julien, lui avait dit un jour une dame aux cheveux blancs, chaque soir avant de t'endormir, repasse dans ta tête tout ce qui t'est arrivé dans la journée. Il y aura du bon, du moins bon, du carrément mauvais. Ne t'inquiète pas. Garde tout et range-le dans ta mémoire. C'est comme cela que les arbres grandissent, en enfouissant leurs racines au printemps dans les feuilles mortes de l'automne précédent.

Un énorme cèdre montait à l'assaut du ciel, la dame avait des yeux de noisette qui brillaient dans un visage d'écorce et Julien, qui allait à présent sur ses treize ans sans réussir à se mettre en tête les règles de l'accord du participe, n'avait jamais oublié le conseil.

Il soupira en remontant le drap sous son menton. Aujourd'hui, il n'y avait presque que du mauvais. Pourtant, la journée n'avait pas mal commencé. Les montagnes cachées depuis plus d'une semaine sous un ciel bas avaient réapparu, de sorte qu'il avait cru à l'arrivée des beaux jours. Il était parti au collège gai comme un moineau à la saison

des cerises et la tête pleine d'idées de départ et de grandes vacances. Hélas, dès le début de l'après-midi, les nuages avaient repris possession des sommets encore blancs et commencé à descendre lentement sur la ville. A la récréation de trois heures et demie on sentait le poids du ciel sur les bâtiments, les arbres et les gens. La chaleur excitait les mouches, les élèves et les professeurs. L'orage tardait à venir. Un quart d'heure avant la cloche salvatrice, Julien avait écopé de deux heures de colle.

— Ça a l'air très intéressant ce que vous vous racontez tous les deux, avait lancé la prof d'histoire à Julien et à Gino son voisin. Vous viendrez me mettre tout cela par écrit samedi matin.

Julien avait protesté qu'il ne parlait pas. C'était l'autre, Gino, le menteur, qui racontait des histoires incroyables de comtes qui emmurent leurs femmes, de fantômes, de chaînes et de roulottes qui grincent jusqu'en enfer. Lui, il avait à peine dit deux mots. La prof n'avait rien voulu savoir. Deux heures pour celui qui parle, deux heures pour celui qui écoute. Elle appelait cela être juste.

— Je m'en tape, avait dit le menteur en sortant du collège. Samedi, on part à Tavernol. Elle ne viendra pas m'y chercher.

Gino était d'une famille de voyageurs. Son grand-père, ou plus certainement son arrière grand-père avaient sans doute couru l'Europe autrefois, mais aujourd'hui, ils se contentaient d'un campement situé à une dizaine de kilomètres de la ville où certains gitans migraient à l'époque où les hirondelles venaient récupérer leurs

nids sous les toitures de la vieille cité de l'Abbaye. Tout le monde appelait Gino "Le menteur", non qu'il cherchât à tromper son monde, mais parce qu'il racontait si bien les histoires extraordinaires qu'on aurait pu finir par les croire. Julien l'appréciait beaucoup. Il aurait préféré quatre heures de colle avec le menteur que deux sans lui.

Enfin, pour compléter ce sombre tableau, en plus de la lourdeur du temps et de la punition, il avait trouvé l'ascenseur en panne en rentrant chez lui et un de ces petits mots griffonné à la hâte qu'il détestait par-dessus tout. " Julien, mon grand, je suis au conte, je rentrerai très tard. Il y a des "Cordons bleus" dans le congélo. Ta maman qui t'embrasse. Bisous."

Pour une mauvaise journée, ça avait vraiment été une mauvaise journée.

Julien repoussa le drap et ferma les yeux. Il faisait chaud, sans un souffle d'air. Par la fenêtre ouverte, montaient les aboiements des chiens. Des hommes causaient en bas avec des voix graves entrecoupées de silences. Les pneus d'une voiture crissèrent du côté de l'avenue. La ville attendait l'orage. L'enfant s'endormit, bras et jambes écartés à la recherche d'un peu de la fraîcheur du drap et la tête pleine des histoires du menteur à défaut de celles de sa mère.

Il faisait nuit noire quand il se réveilla.

— Maman ? murmura Julien dans un demi-sommeil.

Les hommes et les chiens s'étaient tus dans la nuit. Le bruit de fer d'une serrure l'avait réveillé. Un bruit de pas, peut-être, ou le claquement doux d'une porte.

— Maman ? répéta Julien en pénétrant pieds nus dans la cuisine.

Le petit mot était toujours sur la table et la poêle où il avait préparé son "Cordon bleu" à sa place sur le séchoir. Dehors, un volet claqua. Julien se pencha à la fenêtre. Comment un volet pouvait-il claquer sans un souffle de vent ? Il y eut pourtant un nouveau choc dans l'air immobile, puis un troisième, puis d'autres encore qui s'enchaînèrent comme les anneaux d'une chaîne, qui roulèrent comme les roues d'une charrette.

— Maman ! appela Julien d'une voix mal assurée.

Le hennissement d'un cheval lui répondit. L'ombre d'une roulotte passa dans l'ombre d'un immeuble avec un grincement d'enfer.

Alors, toutes les histoires du menteur revinrent en vrai à la mémoire de Julien, toutes les histoires qu'il avait rangées, soir après soir dans sa mémoire comme la dame aux cheveux blancs le lui avait appris, toutes les légendes, toutes les peurs, tous les désirs du monde aussi. Et toutes ces histoires, celle de la jeune épousée aux cheveux blancs, celle de la femme murée dans la ferme de l'abbaye, celle du bébé qui pleure et grandit quand on l'approche, toutes les histoires des gitans, mais aussi celles des "gadjo" que sa mère racontait avec ses amies, l'histoire du renard qui croquait la lune, l'histoire de la petite fille qui cherchait ses parents et celle de l'enfant qui rêvait sa vie derrière la vitre de sa maison, les histoires blanches de paysans aux mains calleuses et aux trognes rouges, les histoires de déserts, de sable et de princesses noires, toutes les histoires, celles des roulottes et celles des écoles, celle des tentes du Sud et celles des fermes de montagne,

toutes les histoires de tous les pays du monde et de toutes les couleurs, disaient ce soir à Julien qu'on ne peut rester chez soi une nuit d'orage quand, dans l'ombre d'un immeuble, se glisse l'ombre d'une verdine.

En quatrième vitesse, l'enfant enfila ses vêtements et scratcha ses Nike. Il descendit quatre à quatre les marches de la montée et courut dans la nuit à la poursuite de la roulotte.

La ville où vivait Julien était faite d'immeubles alignés le long des avenues et de maisons posées au hasard dans le fond des jardins de roses et de glycines. On y trouvait des impasses où se perdre et de grands axes où les voitures filaient à toute allure, des dalles de béton et des champs de framboisiers. Certaines maisons sentaient la soupe du soir et la sueur du travail, d'autres transpiraient la banque et l'industrie. Des fenêtres de résidences ouvraient résolument sur un troisième millénaire radieux quand, à côté, des halls d'immeuble se planquaient au regard des huissiers à l'arrivée des fins de mois difficiles. Ici et là, sans souci des riches et des pauvres, disposés comme par un ordre secret et invisible plus fort que celui des urbanistes, poussaient des arbres majestueux et sages, plus vieux que les maisons et les gens, plus anciens que la ville. Des arbres aux feuillages bruissant d'histoires.

Julien suivit la route des arbres. Les aulnes, les saules et les peupliers plongeaient leurs racines dans la mémoire des mares et des ruisseaux d'autrefois. Ils dessinaient en pointillés verts le souvenir du Verderet, le vieux ruisseau enfoui sous la ville. Ils s'épalaient en bosquet à l'emplacement de la mare où s'ébattaient les canards du temps des

fermes, des blanchisseries, des maraîchers et des dimanches au bord de l'eau. Il arriva en courant sous un vieux magnolia aristocratique à deux pas d'une grande maison bourgeoise. C'était nuit noire. Des voix se répondaient d'un bord à l'autre de la terrasse. De temps à autre, la flamme d'un briquet éclairait un visage aux joues creusées sur un mégot qu'on rallume. Julien approcha. Les grands de la Bajatière le reconnurent avant qu'il ait ouvert la bouche.

— Qu'est-ce que tu fais dehors à cette heure-là, Julien ? demanda une voix.

— Je cherche ma mère.

— Et ta mère, tu ne crois pas qu'elle va te chercher, elle ? interrogea une seconde voix.

— C'est à cause de la roulotte, s'excusa Julien. J'ai été réveillé par un bruit de ferraille. Ma mère n'était pas rentrée, j'ai regardé à la fenêtre, Une roulotte avec un cheval sont passés dans la cité.

Les maîtres nocturnes de la maison Soulage s'esclaffèrent. La dernière fois qu'on avait vu un cheval dans le quartier, le magnolia devait être à l'arrosoir et en petit pot ! Ils plaisantèrent un moment les voyageurs immobiles de l'Abbaye, et leurs enfants nomades qui gravent leurs noms sur les bancs des squares comme autrefois les notables faisaient graver les leurs sur les prie-Dieu des églises. Ils parlèrent des roulettes embourbées il y a cinquante ans entre les champs et la voie de chemin de fer, les roulettes aujourd'hui bétonnées des voyageurs aux pieds enracinés comme les platanes de la place Vercingétorix. Ils moquèrent en quelques phrases les rêves des gitans et revinrent aux

leurs qui ressemblaient à tous les autres. Un Tunisien soudain nostalgique se mit à raconter l'aventure d'Hannibal et de ses éléphants lancés à l'assaut des Alpes. Il parla de Carthage comme un Breton parle de Paimpol au zinc d'un bar de Montparnasse. Son copain Marocain évoqua le bled où il n'était pas retourné depuis quatre ans. Il fredonna quelques notes d'une chanson dans une langue dont il ne connaissait plus que la musique. Deux Algériens dans l'ombre se taisait en français. Tous étaient d'ici et venaient du même collège, le collège de Julien. Tous espéraient trouver ici du travail, de quoi vivre, aimer et grandir dans le quartier où ils étaient nés. Le pays de leurs pères ressemblait au Verderet souterrain, invisible mais vivant. Leurs mots, comme des arbres, montaient à l'assaut d'un avenir plein d'orages.

Julien les écouta comme on s'arrête sur la route pour reprendre des forces et continua son chemin à la poursuite de la roulotte.

Le premier coup de tonnerre ébranla le ciel à l'aplomb de Léon Jouhaux. Les premières gouttes le surprirent à la hauteur de l'église Saint Augustin. C'étaient de grosses gouttes comme ses œufs de nuage qui s'écrasaient en flaques sur l'asphalte. Les éclairs de plus en plus rapprochés jetaient leur lumière blanche sur la vieille cité de l'Abbaye avec ses volets verts et ses petits toits plus arrondis que pointus. On aurait dit, entassées les unes sur les autres, des verdines de béton prêtes à s'ébranler.

Le premier coup de vent, entre deux roulements de tonnerre, porta jusqu'à Julien une rafale de guitares. Sur la place du milieu, un grand feu vivant de branches et de bûches répondait au feu du ciel. Une dizaine de guitaristes, du grand-père aux petits

enfants, accompagnaient l'orage sous la pluie castagnettes qui tombait à présent à verse. On tendit à la hâte une toile au-dessus des musiciens, plus pour protéger les instruments que les hommes. La fête continuait. Les robes des femmes qui tournoyaient encore aux premières gouttes moulaient à présent les jambes, les hanches et les poitrines. On aurait dit que toute l'eau de tous les nuages accumulés dans la journée sur la ville avait décidé de se déverser là, exactement sur le feu des gitans de l'Abbaye. A chaque nouvel éclair répondaient les cris de joie de gosses comme au feu d'artifice. A chaque roulement de tonnerre une salve d'accords s'envolait des guitares. Mouillée, trempée, dégoulinante, la musique continuait. Le feu ne voulait pas céder.

Il dut pourtant bien s'y résoudre et toute la troupe courut bientôt se mettre à l'abri dans une maison proche à l'enseigne de la Boulange. Julien reconnut Gino le menteur et deux ou trois camarades du collège. Il n'osa pas les rejoindre. D'ailleurs, comme par un dernier effet de la malice du ciel, maintenant que les gitans avaient quitté la place, la pluie se calmait et l'orage s'éloignait. Toute l'eau courait à présent dans les caniveaux, au gré des pentes qui menaient les ruisseaux jusqu'aux bouches d'égouts, jusqu'au fond de la terre. Toute l'eau du ciel allait rejoindre le Verderet où, autrefois, les anciens péchaient et piégeaient les écrevisses.

Julien comprit qu'il ne retrouverait pas la roulotte fantôme. Pas ce soir du moins. Le silence à présent était impressionnant. Silence sur l'Abbaye et silence dans le parc Soulage, silence dans les rues et aux pieds des immeubles. La pluie avait lavé la ville de tous ses bruits, de toutes ses histoires, de toutes ses paroles. A présent, tous les mots, toutes les histoires et toutes les paroles se mélangeaient sous la terre comme un fleuve

souterrain. A minuit sous les pieds de Julien, la roulotte fantôme faisait halte au bord du Verderet. Un accordéon Berbère jouait du flamenco au rythme de la java.

L'enfant grimpa lentement la montée de chez lui, ouvrit la porte sans bruit et constata au parapluie qui séchait dans le couloir que sa mère était rentrée. Elle dormait dans son lit, un bras replié sous sa tête. Julien la réveilla d'un baiser, comme dans les contes les princes réveillent les princesses.

— Julien... Tu ne dors pas, soupira la mère.

— Je ne savais pas si tu étais rentrée. Je n'aime pas quand tu rentres tard.

— sais bien mon grand, mais on a travaillé tard, à cause de l'inauguration. Tu sais qu'on doit conter.

— La médiathèque, c'était une piscine avant ? demanda Julien.

— Une gare, oui et ensuite une piscine, bailla la mère. Julien, il est tard. Demain, il y a le collège.

— Dis-moi maman, l'eau de la piscine, elle venait d'où?

— C'était une source, une source souterraine je crois. Mais...

A ce moment, la maman de Julien allume la lumière et prend le visage de son fils entre ses mains.

— Julien, mais tu es trempé.

— Ce n'est rien maman. C'est juste un reste de conte... Ça va sécher. C'est bien qu'il y ait une source sous la médiathèque.

Il éteint la lumière et quitte la chambre sur la pointe des pieds.

— Julien, dit la mère, demain, il faut qu'on parle tous les deux.

— Tous les jours, il faut qu'on parle, maman, sourit Julien dans le noir.

—

Il y a tellement d'histoires sous la terre de la ville, tellement de roulottes qui continuent leurs chemins dans les têtes, tellement de chemins qui se croisent sous les orages qu'il n'a plus peur de dormir, qu'il n'a plus peur de grandir.

©Dominique Lemaire 1997